

moi ou de ce Français est le plus audacieux ; toutefois tu as raison, il ne s'agit pas de ça.

— Ah ! ah !

— En même temps que je le voyais je voyais aussi la sœur, *nolo caro*.

— Par Vénus, tu en es amoureux !

— Comme tout Naples.

— J'ai hâte de la voir.

— Ça ne peut tarder. Vers dix heures elle paraîtra au salon de l'hôtel si son frère n'est pas tué,

— Et s'il est tué ?

— Je le venge...

— Tu te battras avec Nello ?...

— Naturellement.

— Mais si le jeune homme est vainqueur ?

— Je prendrai d'autres mesures.

— Dans vingt minutes nous saurons à quoi nous en tenir !

Tous deux se levèrent et examinèrent ce qui allait se passer, des voitures amenaient les adversaires, leurs témoins et leur chirurgien ; les deux partis gagnèrent l'enclos, les préliminaires se passèrent comme d'habitude. Nello était sûr de lui. Armand paraissait certain de triompher.

On croisa le fer ; celui qui eût revu Armand sous les armes eût été stupéfait du changement qui s'était opéré dans son jeu depuis son duel avec Jallisch ; il avait mis à profit par l'étude les avantages que lui donnaient sa taille, sa force et son agilité ; tous les jours, deux fois il avait pris leçon du maître le plus dangereux de Paris. Négligeant les finesses académiques, les poses de salle, le clinquant de l'art, il avait uniquement tiré en vue du terrain, toujours sur le sol et comme si, à chaque leçon, il se fût agi de sa peau.

Nello s'attendait à trouver un adversaire solide, mais lourd ; il était en face d'un tigre : Armand avait un jarret qui lui donnait l'agilité d'un félin, et il était étourdissant ! Le pauvre Nello, si supérieur qu'il fût, se trouva déconcerté ; tous ses calculs étaient renversés, et, sur le terrain, c'est une cause de démoralisation. Un homme dont le sang-froid est entamé est un homme perdu ; en deux ou trois minutes le chevalier fut hors d'haleine. Tout à coup Armand, qui tenait dans sa main gauche un papier que tout en tirant il avait pris dans la poche de son pantalon, Armand, qui avait encore toute sa vigueur, Armand sûr de son homme, fit trois pas de retraite, piqua le papier de son épée et retomba avec furie sur le chevalier.

Dix seconde après, Nello tombait sur un genou, percé à la poitrine ; on s'empresça autour de lui. Armand lui avait laissé l'épée dans le corps, et reculant de dix pas il laissait sa redingote.

Le chirurgien retira l'arme et aussi le papier qui, engagé dans l'arme, s'était teint de sang ; il reconnut le sonnet...

Nello n'était pas mort ; le chirurgien déclara que l'on pouvait conserver quelque espoir. Maître Culumerlo, qui savait son état, avait toujours une chambre prête pour ceux qui étaient grièvement blessés ; il s'empresça de l'offrir ; Nello y fut installé.

Déjà les deux artistes espagnols étaient partis, et ils galopaient vers Naples.

En chemin, l'un, Carlo, disait à son compagnon :

— Voilà une de tes espérances anéanties : tu ne peux te présenter à la sœur comme le vengeur du frère.

— C'est vrai ! Mais j'ai d'autres cordes à mon arc !

Et ils entrèrent dans la ville.

VIII

OVATION

Il serait difficile de dire quel effet foudroyant produisit

à Naples la nouvelle que le chevalier Nello avait enfin trouvé son vainqueur. Comment ! ce spadassin, cet invincible, ce terrible qui tenait la ville sous son épée, comment Nello avait un maître coup d'épée dans le ventre ? Et qui l'avait ainsi porté à terre ? Un tout jeune homme !

Plus de cent familles à Naples avaient Nello en horreur, ayant subi de lui des affronts.

Lorsque le cocher qui apportait une lettre d'Armand à M. Lenoël eut raconté les détails de ce duel, le bruit en fut répandu dans un instant ; du marché au poisson, il courut au marché des légumes et dans tous les quartiers ; les domestiques se hâtèrent d'informer leurs maîtres, Naples descendit dans la rue. On vit ce jour-là ce que l'on voit bien rarement dans une ville italienne : les femmes plus aristocratiques montaient en voiture avant neuf heures du matin ; les équipages sillonnaient les rues, Nombre de jeunes gens louaient des voitures ; plus grand nombre de piétons sortaient de Naples. Tout ce monde se dirigeait vers l'albergo du signor Culumerlo. On eût dit d'un pèlerinage ; la route se couvrait de gens qui s'avançaient joyeusement en procession.

En tête et bien avant tous, M. Lenoël était arrivé, accompagnant Fernande. Armand fut demandé...

— Soyons durs pour lui ! dit M. Lenoël en prenant un air digne et sévère.

— Oui ! dit Fernande d'une voix étouffée.

Et quand il parut, elle sauta bas et courut l'embrasser en pleurant.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! dit M. Lenoël. Elle m'avait pourtant bien promis...

Armand vint à lui.

Monsieur... commença M. Lenoël... monsieur... Je dois vous exprimer... mon cher enfant... vous comprenez bien, n'est-ce pas ?...

Et comme l'émotion l'étouffait, il embrassa, lui aussi Armand qui riait ; ainsi se termina la longue mercuriale que l'on devait adresser à l'enfant prodigue. Armand eût bien voulu s'en retourner avec M. Lenoël, mais il ne pouvait planter là ses deux témoins au milieu d'un déjeuner.

— Dans une heure, dit-il ! je serai à l'hôtel.

— Nous vous attendons ! dit Fernande.

Comme le cocher se lançait sur la route, la tête de la procession apparut.

— Que de monde, fit M. Lenoël.

Et il demanda au cocher :

— Est-ce que d'habitude, à Naples, on se promène ainsi tous les matins ?

— Jamais, Excellence,

— Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ?

— Mais, Excellence, il y a le duel. Votre neveu est l'idole de Naples.

— Je pourrai dire à l'avenir mon coquin de neveu ! fit M. Lenoël à mi-voix en clignant de l'œil à Fernande.

Mais celle-ci semblait préoccupée.

— Mon cher oncle, dit-elle, regardez donc.

— Je vois bien ! fit M. Lenoël.

— C'est scandaleux ! dit Fernande.

— Hein ! Vous dites, Fernande ?

— Je dis que c'est honteux !

— Je ne comprends plus.

— Mais, mon oncle, ces équipages sont remplis de dames, et il est révoltant de voir des femmes qui paraissent bien élevées s'afficher ainsi.

— Ah ! vous êtes jalouse, Fernande ? dit M. Lenoël.

— Non certes ! dit-elle. Je suis scandalisée, voilà tout !

M. Lenoël sourit, sachant à quoi s'en tenir ; mais les dispositions de Fernande changèrent vite ; elle cessa de s'indigner lorsque, des équipages, les dames lui envoyèrent les plus gracieux saluts, les plus charmants sou-